

## PROLOGUE

QU'EST-CE QUE JE ME RAPPELLE DE LA VIE DE PROSTITUÉE ?

La tendresse, l'ennui, les glaces que nous mangions à trois heures du matin devant la télévision ; l'odeur des bites, les hommes timides à la peau de soie, les rires ; les rues sombres qui miroitent ; les mecs en casquette de base-ball avachis dans la salle de rencontres, les gros ventres pressés contre moi ; les conversations, l'inévitable cigarette en retouchant mon maquillage.

Et que les autres filles étaient comme des sœurs, que leur dire mon vrai nom était dangereux. Je me rappelle avoir ouvert mon cœur à des hommes bizarres et leur avoir caressé le visage en souriant. Avoir été tellement défoncée que mon visage était blanc de douleur. Je me rappelle ma vie de prostituée, en avoir été fière, l'avoir aimée.

Mais ce que j'ai fait n'est pas normal. Non ? Nue, je touchais le corps de gens, ils touchaient le mien, nous étions seuls dans la pièce... Comme une masseuse, une dentiste, une esthéticienne ! Oui, mais j'ouvrais mon corps, ils me touchaient, là. Comme un médecin... Oui, mais à l'intérieur.

Oui.

Je me demandais parfois, les jambes écartées sur la figure d'un homme avide, si je regrettais l'invasion de mes replis les plus secrets. Un type que je rencontre pour la première fois regarde fixement mon vagin. Mais quelles conclusions en tirer ? Ce n'est que de la peau. Est-ce que j'ai honte de me faire examiner le creux du genou ? L'oreille ? Le fond de la bouche ? Les yeux ne laissent pas de cicatrice, le regard de quelqu'un ne me diminue pas. Mon corps est beau, désiré ; je me sens belle, désirable. Quelqu'un pose les yeux sur moi. Sur mon extérieur, sur la membrane de chair qui me voile. Je suis toujours à moi.

Je n'aime pas juger les autres. Je sais à présent que chacun a ses secrets. J'écris les miens. Je les porte avec légèreté au-dedans de moi. Ils sont presque invisibles.

Je marchais sur des trottoirs sombres et sales en pleine nuit. Je montais dans les voitures d'inconnus et en ressortais l'injure ou le sourire aux lèvres. Nous roulions vers des allées sordides et ensuite je fourrais des mouchoirs souillés dans mon sac. Je prenais leur argent, m'essuyais la bouche, montais dans un petit appartement, m'inoculais un secours chimique dans les veines puis ressortais dans la rue sous la pluie. Je dormais sur un matelas sale dans une pièce vide, grelottais et m'éveillais à chaque aube grise avec l'envie de dormir à jamais. Je vivais de tablettes de chocolat et ne me payais qu'une tasse de café par après-midi, abritée au chaud dans un troquet. J'observais les gens dans les supermarchés sans pouvoir me rappeler ce que ça faisait de prendre des articles ordinaires sur les rayons. Debout dans le noir, sur le trottoir, je regardais les salles de séjour éclairées. Je contenais tant de peine que je ne sentais plus rien, jamais. La tristesse et la colère rongeaient tous mes sentiments. La seule chose que je savais vouloir, c'était l'héroïne et le repos.

Je gagnais des sommes que je n'avais jamais imaginées, portais des robes de velours et me trouvais lumineuse. J'allais la tête haute parmi la foule, sachant qu'on me désirait. Je recevais des cadeaux de luxe. Dans mon royaume, j'étais une princesse et les hommes me voulaient toujours plus. Ils attendaient des heures la faveur de ma compagnie, et je ne me rappelais même pas leur nom. Ma maison a un spa et du parquet ; j'égarais des billets de cinquante dollars et les retrouvais inopinément dans des poches, des livres. Je suis la préférée de chacun. Tout sourire, aux gens je me disais prostituée et je soutenais leur regard jusqu'à ce qu'ils le détournent.

Le sourire qui me vient alors que j'en parle est teinté, je le sens, de nostalgie, de provocation. Une lueur s'allume dans mes yeux. Et mon regard, on me l'a dit, durcit.

**P**ETITE, JE SUIS SENSIBLE, mais peut-être pas davantage que la plupart des filles. Par moments, le monde est trop vaste ; à d'autres, trop étriqué. Il me fallut du temps pour m'y ménager le bon espace.

Ma famille est simple et unie : mon père, ma mère et ma sœur cadette. Nous grandissons dans une banlieue agréable de Melbourne, une vieille maison spacieuse et confortable même si les planches qui la recouvrent s'écaillent un peu et si la pelouse de devant nous fait honte. Dans l'arrière-cour, il y a deux vieux citronniers. Ma sœur et moi aimons « peindre » les planches au jet d'eau : leur couleur s'assombrit quelques instants. Mes parents s'occupent trop de leurs livres et de leur travail, et de notre éducation, pour se soucier des pissenlits de la pelouse. Entre ses murs, la maison nous offre toute la chaleur qu'il nous faut. Elle est en désordre, pleine de trésors décatés, d'objets dépareillés dans des boîtes, d'odeurs de ragoût.

Scientifique barbu et cordial, mon père nous prend ma sœur et moi dans les bras pour nous raconter des histoires magiques. Tout à ses responsabilités locales et sa carrière dans l'éducation, ma mère me semble souvent plus sévère, mais quand on reçoit du monde je m'abrite derrière ses hanches étroites pour surveiller les autres enfants. Prompte à me câliner et m'embrasser, elle a à cœur que je me sache à tout moment chérie.

Ce sont les années soixante-dix. Ma mère m'apprend que les hommes ne sont pas à craindre, que les femmes sont fortes, qu'il est possible de devenir ce qu'on souhaite dans la vie, tant qu'on y met de la passion et du cœur. Mon père ne me montre pas autre chose. Je ne connais que des hommes gentils.

Mes parents m'achètent des livres pleins d'hommes des cavernes, de dieux, de licornes, de déserts, d'animaux sauvages et d'aventures. D'histoires de sentiers de forêt et de courageuses princesses. Je grandis dans une maison isolée par les livres. Chaque pan de mur en est couvert ; et comme je suis peureuse, ce sont mes amis les plus délicats. Je tire de leurs pages des rêves d'une île magique, en sécurité au sein de ses eaux, paisible sous un soleil qui chantonne.

Avec quelques amis, ma mère a fondé une petite école primaire aux méthodes nouvelles. Les pères ont la barbe, les mères les cheveux courts et le visage net. Les écoliers, une douzaine, sont encouragés à développer leurs propres centres d'intérêt sans trop de limites. Libre de lire toute la journée si tel est mon choix, ou de jouer avec mes amis, je grandis en adorant alternativement le havre de la solitude et le réconfort d'un groupe. Ma douce petite voix se perd souvent dans le débordement d'enthousiasme de la cour. Quand mes amis jouent « aux chevaux », je reste, jument esseulée secouant ma crinière, à l'autre bout du terrain de jeux jusqu'à ce qu'ils viennent me chercher. Parfois il est plus facile de s'asseoir au chaud et lire.

Autour de mes neuf ans arrive un jour où il nous faut tous fabriquer des maisons en carton. Quelqu'un a fait don d'emballages servant au transport des réfrigérateurs : des boîtes solides et volumineuses. Il y a quelques parents, mais pas ma mère qui rencontre les propriétaires de la dépendance de l'église que loue son école. Je n'ai pas le moral.

La pièce résonne trop.

– Allez, on se met deux par deux et on décore sa maison !

Tous les autres se retrouvent par deux à attraper les gros pinceaux et les chutes de polystyrène sur la table de travaux pratiques, découper des portes, des fenêtres, peindre des jardinières sous les « bords de fenêtres » et des arbres fluorescents contre les « murs ». La pièce se remplit de bruits de conversations et de projets d'enfants heureux. Je les regarde, sans vouloir les rejoindre. Tout ça a quelque chose d'idiot.

Je me suis trouvé une boîte. Au cutter, je découpe une entrée basse. J'ouvre le panneau que je viens de faire, et j'entre.

La pénombre intérieure est ocre, il y fait chaud. Le carton étouffe le bruit des autres enfants ; je me recroqueville, les genoux sous le menton, les bras serrés autour. Chaude, ma respiration me revient au visage. Je me mets à somnoler dans ce silence, cette paix.

Je pense à des dieux dans leurs grottes, d'après ce que j'ai lu dans mes livres de mythologie. Des cavernes en sécurité, des clairières secrètes. Des centaures et des nymphes, blottis dans les racines d'arbres antiques. La respiration, qui me revient au visage, le rend moite. Quel calme, là-dedans ! Je pense ne jamais sortir de cette boîte où je puis être moi-même et seule... presque ne pas être.

– Où est Kate ? Elle... Kate ? Tu es là-dedans ?

Des voix inquiètes à l'extérieur, des sons creux contre le mur fragile.

– Tu sors ? Tu veux des crayons de couleur ? Tu n'as pas fait de décorations !

Assise dans mon cocon, assiégée, je sens grandir mon ressentiment et ma rage. « Ne me forcez pas à sortir. » Les voix s'éloignent, reviennent.

– Bien, si tu veux boudier...

Je sors pleine de confusion et d'envie de tuer, me tenant pour dit que la fuite n'est pas toujours appréciée, qu'elle doit être plus furtive.



Ma mère et moi nous disputons, nous hurlons dessus dans l'entrée, claquons les portes. Elle, tous, qu'est-ce qu'ils attendent de moi ? J'enrage, je fronce les sourcils, bruns sous une mèche blonde. Prise de fureur muette, j'offre des libations de lie amère versée d'une bouteille de vin paternelle, en murmurant quelque chose d'indistinct à des dieux antiques auxquels je crois presque. Ces jours-là Athéna, ma déesse, n'aime pas seulement la sagesse mais la guerre !

Puis vient l'heure de quitter la petite école et ses méthodes. J'arrive vacillante dans un établissement public de secondaire. Je me retire derrière mes cheveux longs, baisse la tête. Je ne comprendrai jamais vraiment ce que mes nouveaux amis voient en moi avec ma gaucherie, mon obstination, mon sourire gélatineux quand je pique un fard. Mais ils me recueillent, m'apprennent à être accueillie, et malgré mon horreur pour leurs expériences précoces de buveurs et de fumeurs, je me tiens, hésitante, à la marge agitée des conspirations d'adolescents. Je suis préposée à apporter des verres d'eau aux amis ivres et fatigués, à appeler le taxi qui les ramènera chez eux. Les sorties sont excitantes mais j'adore le retour à la maison.

Là se trouvent mon piano, mes livres, la lumière douce et fragile qui se glisse dans l'entrée l'après-midi, et l'habituel dédain de ma petite sœur. Et ma chambre, où je peux me recroqueviller et rêver, pleurer parfois, et disparaître. En mon for intérieur, là, j'atteins la paix.

Au lycée je connais surtout des lycéennes : elles ont des coupes de cheveux chic, parlent avec un brin de sophistication. Par moments on m'oublie, mais à d'autres nous passons la nuit chez l'une ou l'autre, où nous prenons des bains ensemble, pouffons de rire et partageons nos secrets. Je ne raconte pas grand-chose mais, timide, souris béatement à toutes, si contente d'être de la bande.

À seize ans, personne ne m'a encore embrassée. Puis à dix-sept, et j'achève ma scolarité. Matilda, Camille et Joey ont alors toutes une vie sexuelle. Je déteste porter des lunettes malgré ma myopie : un garçon m'a peut-être souri, mais je n'en ai rien su. Je me touche parfois, mais ça me paraît idiot. L'idée des corps d'hommes ne me plaît pas. J'ai le béguin pour une fille du lycée. C'est l'idée générale de sexe qui m'effraye. Mais je suis malheureuse d'en être tenue à l'écart. C'en devient gênant ; j'attends.

Mon corps est pour moi révoltant : frustrée, je palpe la chair de mes hanches, de mes seins inutiles, et la cache sous des vêtements trop grands, me vautre, cherche à me rendre invisible. Je crains qu'on ne me voie nue, ou de près. Je ne peux pas supporter mon corps. Et donc, je n'en ai que pour mon esprit.

Fini le lycée: en attendant l'entrée à l'université, je travaille le week-end dans une librairie du coin. Mon nouveau patron me dit gentiment:

– Vous êtes timide, vous! Ça vous fera du bien. D'avoir à parler aux gens.

Je suis presque trop timide pour l'admettre. Mais j'apprends à aimer mon boulot, et à bavarder avec les clients: je leur recommande des lectures, ris avec eux, prends de l'assurance.

Je me suis imaginé l'université comme un refuge, mais au sein de la tranquille élite de l'université de Melbourne, je chancelle en allant aux cours où je me tais et en veux à chacun de son assurance. L'étude de l'archéologie ainsi que des lettres classiques et modernes représente un choix naturel, mon rêve. Assise dans la bibliothèque de lettres classiques sous un rai de soleil blafard, je tripote des textes en grec ancien, déchiffre. Archéologue, je lirai sous la tente Virginia Woolf. On m'enseigne la théorie à la mode en *cultural studies* sur la sexualité et l'ironie féministe. Je me camoufle de fatuité et de vêtements noirs. J'évite le regard des autres étudiants. Il me plaît de leur ressembler; eux-mêmes ne me plaisent pas. J'adore apprendre, mais ce n'est pas non plus ce que j'ai imaginé. L'archéologie est sèche et poussiéreuse. Je ne suis pas vraiment aussi intelligente que je l'ai cru.

Les amies de lycée sont toujours par là; toutes, elles s'installent à plusieurs en colocation dans le centre-ville, pendant que je reste à la maison en banlieue. Je ne fais un pas vers la vie sociale que pour dérapier dans ce marais de solitude et de doute.

J'entends régulièrement ma petite sœur et son copain; ils se marrent et fument de l'herbe dans sa chambre. J'en longe la porte fermée, et entre dans ma tanière. Je m'assieds, délaissée dans mes habits noirs, pour écouter The Cure, lire le gothique Titus Groan à la bougie, et détester en moi l'amas de poncifs. Avoir dix-neuf ans et se sentir d'âge mûr!

Will est le premier que j'embrasse et qui me fait l'amour. Je le rencontre à une fête où il se cache. Aussi timide que moi, aussi féru d'imaginaire et de fantasy, il m'offre une année précieuse. Des confessions. De la poésie. Des baisers interminables dans des pièces sombres l'après-midi. Je me dévêts pour lui et mon corps à présent devient beau. Il m'offre des roses blanches parce que je les aime. Je pense avoir trouvé la perfection, mon jumeau, ma moitié. Son corps pâle est beau, pas effrayant; il fond sous ma bouche et l'effleurement de mes paumes. À travers nos longues mèches teintées en noir, nous échangeons des sourires espiègles. Je lui dis tout. Je suis amoureuse.

Il a été le premier à me briser le cœur. La fille pour qui il me laisse tomber a les cheveux verts, un anneau dans le nez et un genre de charme affolé. Elle est extravagante et intrépide. Tout ce que je ne suis pas; je ne peux pas lutter. Me voilà réduite à moi-même, bête et anéantie. Le monde s'est comme cassé.

Un jour où le vent du nord souffle sec, écorchée vive, je m'assieds à ma fenêtre. Je fume ma première cigarette et me gratte négligemment la peau avec un couteau émoussé. Quelle gentille fille, quelle pauvre conne! Intérieurement, la rage et l'humiliation soufflent leurs vents chauds. Coupe-toi, coupe-toi, en douceur... j'ai déjà tellement été ouverte! J'apprends la satisfaction que procure contre la peau le métal, et hermétiquement je me referme.

Peu après, à vingt et un ans, je pars passer six mois sac au dos en Europe. À traîner dans des rues inconnues, j'apprends l'autosuffisance. J'éprouve mon courage, ma capacité à survivre; il y a des moments de difficulté et de solitude où je pleure au bord des routes à la lumière du crépuscule, loin de chez moi. De quoi m'endurcir. Je m'assieds à la fenêtre d'une auberge de jeunesse dans mes bottes sales et mes vieilles fringues. Par-delà les volets d'un vert fané s'étend la grandiose ville de Rome. Mon carnet regorge de citations, d'observations, de pâles esquisses crayonnées d'œuvres d'art que j'ai vues. Après les *Mémoires* de Casanova, je lis Byron, Tacite. Ici personne ne me connaît, ne m'observe. Seule, je rêve, pacifiée; telle une vierge dans une tour.

Je prends une chaise sur une piazza pour boire un espresso serré et tourne le visage au soleil en souriant doucement de satisfaction à l'idée d'être là, adulte, au monde. Revenue à Melbourne poursuivre mes études, je vais d'un pas plus assuré. Les années quatre-vingt-dix commencent. Avant mon départ, Nirvana a fait irruption sur la scène musicale et tout n'est plus que rugissement d'énergie.

– Je peux en avoir? demandé-je à mon amie qui fume un joint à une fête.

La marijuana m'étourdit, me prête le réconfort. La somnolence qui s'ensuit n'est pas aussi effrayante que je l'ai craint. Mais chaude.

– Je vais en prendre, dis-je à une amie qui propose de la vodka à une autre fête.

Le lendemain, je m'achète une bouteille. Mais je crains le dérapage devant les autres; je la bois seule.

Matilda, mon amie de lycée, a une chambre de libre à Saint-Kilda; je lui dis:

– Bien sûr, j'emménage avec toi!

Et enfin c'est le début de tout. À vingt et un ans, je me lance dans une vie nouvelle, pleine d'amis, de musique, de frime.

Saint-Kilda est une banlieue connue pour ses appartements Art déco, ses cafés et bars cossus, ses bons vieux pubs; l'éstran, le marché artisanal, les kiosques du bord de mer; les représentants de la culture *alternative feral* et l'élite de la beauté; les personnalités atypiques et les meutes ternes de touristes. À l'époque, les loyers y sont encore abordables pour des étudiants, dans de vieux appartements miteux mais élégants bordant des rues verdoyantes, tout près de l'artère principale, la plage, les parcs, et les uns des autres. Le week-end, les gens y viennent de tous les coins de Melbourne, boire, nager et faire du lèche-vitrines dans Acland Street; la nuit, on y compte des rues où les filles sont très peu vêtues, même en hiver, et où les voitures font des tours répétés. Saint-Kilda foisonne en artistes, bohèmes, rupins, musique, sexe et drogues.

Je me trouve projetée en plein milieu des choses. Il y a des nuits avancées où je rentre chez moi titubante du pub, des jours où je tombe sur mes amis dans la rue et pars pour de longs après-midi à boire du café et jouer au billard américain. Des fêtes où je connais tout le monde. Je suis embrassée contre les murs, je sèche des cours parce que je suis au lit avec un grand échelas coiffé de *dreadlocks feral*. Nous nous faisons tous percer le nez.

Mon joyeux groupe d'amis va facilement partout dans Saint-Kilda. Je reprends de l'herbe. Quelque chose en moi va savoir, conquérir. J'aime la rêverie, sa façon d'élucider mes pensées. Puis c'est le tour de la cigarette. C'est comme progresser, être capable de relâcher cette sévère emprise sur moi-même. J'aime conserver une bouteille de vin à mon chevet. Avant un concert de rock, nous sniffons tous du speed et je sens l'excitation faire comme un papil-lon dans mon ventre. J'apprends à jouer de la basse et me retrouve sur la scène d'un pub avec deux copains, martelant des sons tonitruants. Là je me dis: « Je ne me serais jamais crue aussi courageuse ! »

Il y a: dans mon lit, un corps, une série, des hommes jeunes et ardents grimant vers l'orgasme; sur mon visage, les expressions adéquates; dans mon esprit... le vide. Non que ce soit bâclé, mais j'aime les baisers, le repos qui suit, côte à côte en silence. Je ne m'attends pas au plaisir. Je ne pense pas que ma sinistre chair puisse y accéder ainsi. Je l'ai connu avec Will, qui est parti. Il ne s'agit plus à présent que de l'éclat de la victoire, de l'odeur laissée sur ma peau, de la manifestation d'un pouvoir de séduction. (...)



Kate Holden, *Dans ma peau*

Autobiographie traduite de l'anglais (Australie) par François Mazin

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)

320 pages | 21 € | ISBN 978-2-35087-116-5

Distribution/diffusion Interforum